

**Présentez une analyse de l'extrait littéraire suivant :**

ARMAND : Ça va, Joseph, ça va. Essaie pas de jouer au plus fin parce que t'as fait ton service. T'a été dans l'armée plus que deux ans et puis t'es seulement pas revenu avec un grade de caporal.

JOSEPH : Parce que j'ai pas voulu p'tit frère. Parce que ça m'intéressait pas de sortir des rangs et puis de gueuler des ordres en anglais devant le peloton. J'étais pas le gars pour commander à mes amis.

EDOUARD : Si tu avais voulu, tu serais devenu caporal ?

JOSEPH : N'importe quel jour de la semaine. *(Il fait claquer son doigt dans sa main.)* Comme ça !

*Armand sourit ironiquement.*

JOSEPH : Mais c'est pas pour ça que je suis entrée dans l'armée... *(Il s'assombrit.)* Je demandais pas plus que d'être « private », le père, un simple soldat comme tout le monde et puis de partir. Faire quelque chose de mes mains. Faire quelqu'un de Joseph Latour. Ou bien d'aller crever quelque part dans un pays que je connais pas.

*Joseph s'est assombri un moment. Edouard et Armand le regardent sans rien dire. Marguerite sort de la cuisine en se limant les ongles et en faisant onduler ses hanches avec indifférence. Joseph l'aperçoit aussitôt et ses traits passent de la gravité à la malice. Il siffle derrière elle comme c'était alors l'habitude de flirter une fille dans la rue. Et Marguerite, presque mécaniquement, tourne aussitôt la tête dans sa direction.*

JOSEPH : Tu réponds vite la grande ! T'aurais fait fureur à Halifax. Les gars étaient fous des grandes filles comme toi... T'es le genre à épingle sur le mur d'une caserne, ou bien avec qui faire des folies... un soir en passant.

*Furieuse, Marguerite voudrait répliquer mais en est incapable. Elle préfère s'enfermer dans sa chambre.*

ARMAND : T'es plus les voyous de l'armée.

EDOUARD : Tu devrais faire attention à ce que tu dis, Joseph.

*Armand s'éloigne indigné vers la porte de sortie.*

ARMAND : Je m'en vais chez mon client.

JOSEPH : C'est ça. Prends tout le temps qu'il faut mais vole-le pas trop.

*Il éclate de son grand rire qui n'a rien de méchant. Pour lui c'est une seconde nature de traiter les gens de la sorte.*

**Présentez une analyse de l'extrait littéraire suivant :**

[...] Tu faisais confiance à Maman, tu n'avais pas écrit tes volontés à propos de ces lettres, tes lettres de prison et peut-être ses réponses, je ne sais pas, je n'ai pas ouvert l'enveloppe depuis 1997. Ni Lysel ni Danièle ni Alain n'ont souhaité savoir, moi non plus. [...] Est-ce que je tenais égoïstement secret leur silence pour être la première à les lire ? Après tout ce que je t'écris, je ne peux plus justifier mon inertie. Même si Danièle et Alain ne m'en parlent pas, je ne veux plus attendre. Faut-il leur dire que je vais dévoiler publiquement le contenu de la grande enveloppe blanche sur laquelle tu as écrit « D'UNE PRISON » ? [...]

Et je me demande si, toi, en Algérie, tu as été victime de racisme. Jamais je ne t'ai entendu le dire. Contre les « Indigènes », ton peuple, oui, tu as souvent dénoncé le racisme. Mais toi, tu as été épargné ? Dans ton enfance, à l'école française ? Lorsque tu as travaillé dans les cafés de Ténès pour ta famille et tes études et, plus tard, comme instituteur indigène ? Dans tes lettres de prison, en 1957, tu racontes à Maman des humiliations, mais tu ne parles pas de racisme.

Le 1<sup>er</sup> mai 1957, tu rapportes les mots du capitaine : « C'est par la faute de gens comme vous, qui vivent des deniers de la France, que nos camarades tombent et laissent des veuves et des orphelins... Vous allez être déféré au parquet bientôt et ce sera tant pis pour vous. » Tu ne fais pas de commentaires. Puis, dans ta lettre du 6 mai 1957, tu parles de jeunes soldats français qui te tutoient contrairement au capitaine Des parachutistes ? Ils te maltraitent, ils ne t'insultent pas : « On m'a fait ramasser les ordures, laver la vaisselle... L'un d'eux m'a demandé de cirer ses chaussures... J'ai refusé ! » Le 7 mai 1957, tu écris que de jeunes « paras » te privent du repas de midi, t'obligent à laver la vaisselle à l'eau froide, à balayer le hangar, te disent qu'ils vont « t'en faire baver ». Dans les lettres suivantes, il n'est plus question de vexations ni d'humiliations. Et à aucun moment tu n'as parlé de racisme.

Peut-être ont-ils appris que tu es instituteur. Peut-être certains d'entre eux ont-ils aimé l'école et leur maître ou leur institutrice. Peut-être l'un ou l'autre a-t-il assisté aux leçons que tu as données à deux jeunes détenus analphabètes jusqu'à ton départ, le 21 juin 1957, j'ai sous les yeux ton « Billet de sortie » tamponné « Maison d'arrêt d'Orléansville » et signé par le surveillant-chef. Tu te rappelles ?

**Présentez une analyse de l'extrait suivant :**

Mon cher ami,

Voici un mois que je suis ici, et je me souviens que je vous ai promis de vous écrire le premier.

Pas de nouvelles à vous donner, naturellement. J'ai vu Barlatier, qui paraît très décidé à ne pas prendre de décision avant l'hiver. J'ai eu la visite de Bouchor, et un Marseillais dont je vous ai parlé, Signoret, nous a invités, lui et moi, à manger une bouillabaisse chez Roubion. Enfin, je suis allé deux ou trois fois à Marseille, pour différentes emplettes. Et c'est tout.

Je m'enferme donc dans L'Estaque et je travaille. J'ai dû d'abord écrire une nouvelle pour la Russie, n'ayant aucun sujet de correspondance. Ensuite, je me suis bravement mis à mon roman, dont j'ai déjà abattu deux chapitres. J'en suis très content, bien que la matière soit un peu pâle; mais j'ai voulu cette allure bourgeoise, pour faire opposition à L'Assommoir, et je n'ai pas à me plaindre. Je fais jusqu'à quatre pages chaque matin, tant j'ai la tête libre. Si aucune aventure ne m'arrive, je rentrerai à Paris avec les trois quarts de mon roman écrits. Cela me permettra de m'occuper de théâtre cet hiver.

Ici le pays est superbe. Nous avons eu des chaleurs bien moins fortes qu'à Paris. Depuis quinze jours nous prenons des bains et notre santé est en somme excellente. Je me nourris de coquillages, ce qui rend les idées légères.

Maintenant, j'ai à vous remercier des journaux que vous m'avez envoyés. Vous tenez fidèlement votre parole. Quelle est donc cette feuille de chou dans laquelle vous dictez des articles sur votre compte ? Et votre pauvre nouvelle, elle a donc eu les pattes coupées par la disparition de la revue ? Donnez-moi des détails sur tous ces drames. Vous devez bien avoir quelque histoire à me conter ? Je suis ici à mille lieues de tous les petits cancons dont nous vivons à Paris.

Je reçois à l'instant une lettre d'Hennique, qui m'écrit que la chaleur est accablante dans sa villégiature, et qu'il accouche en suant d'un grand roman. Votre table n'est plus complète, n'est-ce pas ? Donnez de bonnes poignées de main à tous nos amis du jeudi, et dites-leur que je leur souhaite de belles heures de travail.

C'est aussi le souhait que je fais pour vous. Dites-moi un peu ce que vous faites, si cela peut se dire; et renseignez-moi sur votre santé qui doit être excellente, par ces chaleurs. Je vous attends cet été; mais venez avec un plan de travail, car je vous flanque à la porte, si vous me dérangez. Nous ne nous verrons qu'à partir de midi, et je ne vous admettrai à ma table que si vous me montrez un nombre de pages faites.

Hein ? mon pauvre ami, quel vacarme politique ! Voilà comme on crétinise les peuples. Je suis bien heureux d'être loin et de travailler. Et dire que cela recommencera ! Nous sommes une génération bien malheureuse.

Écrivez-moi et donnez-moi le plus de nouvelles possible.

Bien cordialement à vous.

**Présentez une analyse de l'extrait suivant :**

**ACTE I**

**SCÈNE PREMIÈRE**

*Une chambre à coucher, la nuit. Une lampe sur une table. Doña Josefa Duarte, vieille, en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais à la mode d'Isabelle-la-catholique, don Carlos.*

**DOÑA JOSEFA**, seule. *Elle ferme les rideaux cramoisis de la fenêtre, et met en ordre quelques fauteuils. On frappe à une petite porte dérobée à droite. Elle écoute. On frappe un second coup. - Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier dérobé. Un quatrième coup. Vite, ouvrons. Elle ouvre la petite porte masquée. Entre don Carlos, le manteau sur le visage et le chapeau sur les yeux. Bonjour, beau cavalier. Elle l'introduit. Il écarte son manteau, et laisse voir un riche costume de velours et de soie à la mode castillane de 1519. Elle le regarde sous le nez et recule. Quoi ! Seigneur Hernani, ce n'est pas vous ? Main-forte ! Au feu !*

**DON CARLOS**, lui saisissant le bras. - Deux mots de plus, duègne, vous êtes morte ! *Il la regarde fixement. Elle se tait effrayée.* Suis-je chez doña Sol, fiancée au vieux duc De Pastrana, son oncle, un bon seigneur, caduc, vénérable et jaloux ? Dites. La belle adore un cavalier sans barbe et sans moustache encore, et reçoit tous les soirs, malgré les envieux, le jeune amant sans barbe, à la barbe du vieux. Suis-je bien informé ? *Elle se tait. Il la secoue par le bras.* Vous répondrez, peut-être.

**DOÑA JOSEFA** - Vous m'avez défendu de dire deux mots, maître.

**DON CARLOS** - Aussi n'en veux-je qu'un oui, non ta dame est bien Doña Sol De Silva ? Parle.

**DOÑA JOSEFA** - Oui. Pourquoi ?

**DON CARLOS** - Pour rien. Le duc, son vieux futur, est absent à cette heure ?

**DOÑA JOSEFA** - Oui.

**DON CARLOS** - Sans doute elle attend son jeune ?

**DOÑA JOSEFA** - Oui.

**DON CARLOS** - Que je meure ! Doña Josefa.

**DON CARLOS** - Duègne, c'est ici qu'aura lieu l'entretien ?

**DOÑA JOSEFA** - Oui.

**DON CARLOS** - Cache-moi céans.

**DOÑA JOSEFA** - Vous ?

**DON CARLOS** - Moi.

**DOÑA JOSEFA** - Pourquoi ?

**DON CARLOS** - Pour rien.

**DOÑA JOSEFA** - Moi, vous cacher ?

**DON CARLOS** - Ici.

**DOÑA JOSEFA** - Jamais.

**DON CARLOS**, tirant de sa ceinture un poignard et une bourse. - Daignez, madame, choisir de cette bourse ou bien de cette lame.

**DOÑA JOSEFA**, prenant la bourse. - Vous êtes donc le diable ?

**DON CARLOS** - Oui, duègne.

**DOÑA JOSEFA**, ouvrant une armoire étroite dans le mur. - Entrez ici.

**DON CARLOS**, examinant l'armoire. - Cette boîte !

**DOÑA JOSEFA**, refermant l'armoire. - Va-t'en, si tu n'en veux pas.

**DON CARLOS**, rouvrant l'armoire. - Si. L'examinant encore. Serait-ce l'écurie où tu mets d'aventure le manche du balai qui te sert de monture ? *Il s'y blottit avec peine.* Ouf !

**DOÑA JOSEFA**, joignant les mains avec scandale. - Un homme ici !

**DON CARLOS**, dans l'armoire restée ouverte. - C'est une femme, n'est-ce pas, qu'attendait ta maîtresse ?

**DOÑA JOSEFA** - Ô ciel ! J'entends le pas de doña Sol. Seigneur, fermez vite la porte. *Elle pousse la porte de l'armoire qui se referme.*

**DON CARLOS**, de l'intérieur de l'armoire. - Si vous dites un mot, duègne, vous êtes morte.

**DOÑA JOSEFA**, seule. - Qu'est cet homme ? Jésus mon dieu ! Si j'appelais ?... Qui ? Hors madame et moi, tout dort dans le palais. Bah ! L'autre va venir. La chose le regarde. Il a sa bonne épée, et que le ciel nous garde de l'enfer ! *Pesant la bourse.* Après tout, ce n'est pas un voleur.

*Entre doña Sol, en blanc. Doña Josefa cache la Bourse.*

**Présentez une analyse de l'extrait suivant :**

Vous êtes chef des Dévorants, monsieur, et vous m'avez dévoré en toute conscience! Je vous jure que j'aurais eu la bonté d'âme de me laisser manger sans me plaindre, si vous vous étiez contenté du misérable morceau que je pouvais offrir personnellement à votre furieux appétit. Mais vous attaquez toutes mes croyances, vous mordez MM. de Goncourt que j'aime et que j'admire, vous écrivez un réquisitoire contre une école littéraire qui a produit des œuvres vivantes et fortes. J'ai droit de réponse, n'est-ce pas? Non pour me défendre, moi chétif, mais pour défendre la cause de la vérité.

[...]

Je vous avoue, monsieur, que je vous aurais répondu tout de suite si je n'avais éprouvé un scrupule bête. J'aime à savoir à qui je m'adresse, votre masque me gêne. J'ai peur de vous dire des choses désagréables sans le vouloir. Oh! Je me suis creusé la tête. J'ai épilé votre article, fouillant chaque mot, cherchant une personnalité connue au fond de vos phrases. Je déclare humblement que mes recherches ont été vaines. Votre style a un débraillé violent qui m'a dérouté. Quant à vos opinions, elles sont dans une moyenne honnête ne portant pas de signature individuelle.

[...]

Je me plais à penser que, dans un salon, vous dévorez les gens avec plus de douceur.

Donc, monsieur, je n'ai pu vous reconnaître. J'essaie de répondre posément et sagement à un inconnu déguisé en Matamore qui, en se rendant un samedi à l'Opéra, a rencontré un groupe de littérateurs, et qui a voulu les effrayer en faisant la grosse voix.

Vous avez émis, monsieur, une étrange théorie qui inaugure une esthétique nouvelle. Vous prétendez que si un personnage de roman ne peut être mis au théâtre, ce personnage est monstrueux, impossible, en dehors du vrai. Je prends note de cette incroyable façon de juger deux genres de littérature si différents; le roman, cadre souple, s'élargissant pour toutes les vérités et toutes les audaces, et la pièce de théâtre qui vit surtout de conventions et de restrictions.

[...]

S'il est possible, ayez un instant la curiosité du mécanisme de la vie, oubliez l'épiderme satiné de telle ou telle dame, demandez-vous quel tas de boue est caché au fond de cette peau rose dont le spectacle contente vos faciles désirs. Vous comprendrez alors qu'il a pu se rencontrer des écrivains qui ont fouillé courageusement la fange humaine. La vérité, comme le feu, purifie tout. Il y a des gens qui emmènent le soir des filles et qui les renvoient le lendemain matin après s'être assurés si elles ont la taille mince et les bras forts; il y en a d'autres qui préfèrent étudier les drames intérieurs de la femme, qui ne touchent à la chair que pour en expliquer les fatalités.

D'ailleurs, monsieur, je vous l'accorde, on doit fouiller la boue aussi peu que possible. J'aime comme vous les œuvres simples et propres, lorsqu'elles sont fortes et vraies en même temps. [...] Je m'attache surtout dans un roman à la marche logique des faits, à la vie des personnages; j'admire *Germinie Lacerteux*, moins dans les pages brutales du livre que dans l'analyse exacte des personnages et des faits. Vous déclarez l'œuvre putride parce que certains tableaux vous ont choqué; c'est là de l'intolérance.

[...]

Un dernier mot. J'ai évité de parler de moi. Permettez-moi pourtant de vous dire que, si j'ai été parfois intolérant, comme vous me le reprochez, jamais je n'ai écrit un article qui pût écoeurer et faire rougir mes lectrices. Je vous défie de trouver dans la collection de *L'Événement*, une seule phrase signée de mon nom que vous ne puissiez mettre sous les yeux d'une jeune fille.

Quand j'écris un livre, j'écris pour moi comme je l'entends; mais, quand j'écris dans un journal, je le fais de façon à pouvoir être lu de tout le monde.

Si j'avais une fille, monsieur, après avoir jeté un coup d'œil sur le numéro du *Figaro* où se trouve votre lettre, j'aurais brûlé ce numéro.

**Présentez une analyse de l'extrait littéraire suivant :**

Mais ce fut là le dernier beau jour du ménage. Deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles ils s'enfoncèrent de plus en plus. Les hivers surtout les nettoyaient. S'ils mangeaient du pain au beau temps, les fringales arrivaient avec la pluie et le froid, les danses devant le buffet, les dîners par cœur, dans la petite Sibérie de leur cambuse. Ce gremlin de décembre entrait chez eux par-dessous la porte, et il apportait tous les maux, le chômage des ateliers, les fainéantises engourdis des gelées, la misère noire des temps humides. Le premier hiver, ils firent encore du feu quelquefois, se pelotonnant autour du poêle, aimant mieux avoir chaud que de manger ; le second hiver, le poêle ne se dérouilla seulement pas, il glaçait la pièce de sa mine lugubre de borne de fonte. Et ce qui leur cassait les jambes, ce qui les exterminait, c'était par-dessus tout de payer leur terme. Oh ! le terme de janvier, quand il n'y avait pas un radis à la maison et que le père Boche présentait la quittance ! Ça soufflait davantage de froid, une tempête du Nord. M. Marescot arrivait, le samedi suivant, couvert d'un bon paletot, ses grandes pattes fourrées dans des gants de laine ; et il avait toujours le mot d'expulsion à la bouche, pendant que la neige tombait dehors, comme si elle leur préparait un lit sur le trottoir, avec des draps blancs. Pour payer le terme, ils auraient vendu de leur chair. C'était le terme qui vidait le buffet et le poêle. Dans la maison entière, d'ailleurs, une lamentation montait. On pleurait à tous les étages, une musique de malheur ronflant le long de l'escalier et des corridors. Si chacun avait eu un mort chez lui, ça n'aurait pas produit un air d'orgues aussi abominable. Un vrai jour du jugement dernier, la fin des fins, la vie impossible, l'écrasement du pauvre monde. La femme du troisième allait faire huit jours au coin de la rue Belhomme. Un ouvrier, le maçon du cinquième, avait volé chez son patron.

**Présentez une analyse de l'extrait littéraire suivant :**

Aimée Volange laisse Jacquart la courtiser. Elle le sent miel et langoureux comme un python. Elle a des frissons dont il ne devine pas la nature, sur la nature desquels il se trompe délicieusement. Un amoureux qui espère, fait des prodiges. Pour un sourire, une attention il cède une bonne part de son âme. Le désir de prouver la pureté de ses sentiments libère un cœur de toute velléité de dissimulation.

Aimée Volange fait œil de velours. Elle bat des cils, Jacquart roucoule. Elle lui laisse longtemps prendre sa main qu'elle ne retire que pour soustraire son abandon à l'indiscrétion malintentionnée et discourtoise. Ce ne sont pas les voyeurs qui manquent. Une manière de protéger un moment privilégié de leur intimité naissante... (Pour une femme que toute la ville soupçonne de coucher avec un nègre, elle fait bien des manières.) Elle le berne : « J'avoue m'être intéressée à ce type mais pas comme on pourrait le penser : mon mari aussi... ça nous a plu de nous lier avec un couple d'Africains... Celui-là a de la classe. La femme est fine, l'homme ne manque pas de charme... Un peu d'ethnologie rapprochée en somme... Et puis la vie coloniale, pour être terne, elle est terne, manque vite de sel... les parties de bridge de ces dames et les petits cancons sur l'avancement, la carrière de leurs petits maris... Je ne comprends rien aux microbes... de mon mari. » Elle soupire : « On se lasse de tout. La nostalgie me prend au lasso, j'étouffe. La politique locale... Je rentre en France... – Ah ?... – Vous ne devez pas tomber amoureux de moi ! »

Jacquart joue d'être ailleurs, au cœur de son espoir.

**Présentez une analyse de l'extrait littéraire suivant :**

La mère et sa fillette. Ombre fluette, je transporterai ce duo au-dedans de moi, tant de décennies plus tard : le passage du vestibule à la lumière ensoleillée des premières rues – pas celles du centre-ville, non, le trajet codé, toujours en lisière, le long des ruines romaines – devient ma première aventure. Mon enfance est mobile, mais sous contrôle, encombrée d'une responsabilité ambiguë et qui me dépasse.

Nous arrivons enfin à la demeure de la famille alliée. Accueil de voix joyeuses, bruyantes, dès le vestibule. Les hôtesseS embrassent ma mère ; l'une ou l'autre lui enlève le voile, le plie, puis admire sa toilette. Dans le patio, au centre duquel je devine les poissons écarlates glissant dans l'eau du bassin de marbre, agitation et gaieté s'éparpillent.

Du premier étage, par-dessus la rampe, d'autres femmes saluent, promettent de descendre, une fois le café et les friandises servis sur la table basse. Des jeunes filles, des parentes, me soulèvent, moi, la petite, et m'embrassent avec exubérance.

À la suite de ma mère, je dois aller m'incliner devant une ou deux aïeules, l'une presque aveugle, l'autre accroupie sur un tapis, un chapelet dans sa main tremblotante.

Dans la pénombre d'une chambre, quelque adolescent invisible joue du luth. Soudain, des fillettes m'entraînent avec autorité vers un long vestibule obscur ; je dois partager leurs jeux... L'une fait gesticuler des poupées faites de baguettes de bois peint, des *Guaragouz*, l'autre, accroupie sans façon, désire rivaliser avec moi au jeu des osselets.

J'aurais préféré rester là-bas, près de l'oranger amer, ou m'asseoir au bord du bassin tout près de ma mère, pour écouter les bavardages précieux de ses amies. Une jeune fille m'enlace avec des rires, des baisers qui m'étouffent ; une autre, accroupie à même le carrelage et sans façon, caresse ma robe courte ou ma jupe écossaise.

— Elle est habillée comme une petite Française ! s'exclame-t-elle, ironique ou envieuse, en direction de ma mère qui sourit, ne dit rien.



**À partir de l'extrait suivant, définissez quels sont les enjeux de la polysémie et de l'équivoque sur scène chez Molière. Analysez les ressorts dramaturgiques dont se sert Molière pour mettre en valeur cette polysémie.**

ARNOLPHE, *ayant un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose.  
Voyez la médisance, et comme chacun cause :  
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu  
Étoit en mon absence à la maison venu,  
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;  
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,  
Et j'ai voulu gager que c'étoit fausement...

AGNÈS

Mon Dieu, ne gagez pas : vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE

Quoi ? c'est la vérité qu'un homme... ?

AGNÈS

Chose sûre.  
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité.  
Me marque pour le moins son ingénuité.  
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,  
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS

Oui ; mais quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi ;  
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS

Elle est fort étonnante, et difficile à croire.  
J'étois sur le balcon à travailler au frais,  
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès  
Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma vue,  
D'une humble révérence aussitôt me salue :  
Moi pour ne point manquer à la civilité,  
Je fis la révérence aussi de mon côté.  
Soudain il me refait une autre révérence :  
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;  
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,  
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.  
Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle  
Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;  
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,

Nouvelle révérence aussi je lui rendois :  
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,  
Toujours comme cela je me serois tenue,  
Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui  
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE  
Fort bien.

AGNÈS  
Le lendemain, étant sur notre porte,  
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :  
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,  
Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir !  
Il ne vous a pas faite une belle personne  
Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;  
Et vous devez savoir que vous avez blessé  
Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »

ARNOLPHE, *à part*.  
Ah ! suppôt de Satan ! exécration damnée !

AGNÈS  
« Moi, j'ai blessé quelqu'un ! fis-je toute étonnée.  
— Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;  
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.  
— Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause ?  
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?  
— Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,  
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.  
— Hé ! mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde :  
Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde ?  
— Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,  
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.  
En un mot, il languit, le pauvre misérable ;  
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,  
Que votre cruauté lui refuse un secours,  
C'est un homme à porter en terre dans deux jours.  
— Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.  
Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande ?  
— Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir  
Que le bien de vous voir et vous entretenir :  
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine  
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.  
— Hélas ! volontiers, dis-je ; et puisqu'il est ainsi,  
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici. »

ARNOLPHE, *à part*.  
Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,  
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.  
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?  
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience  
De le laisser mourir faute d'une assistance,  
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir  
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir ?

ARNOLPHE, *bas*.

Tout cela n'est parti que d'une âme innocente ;  
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,  
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs  
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.  
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,  
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS

Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me semble, un petit ?  
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

(...)

ARNOLPHE, *à part*.

Ô fâcheux examen d'un mystère fatal,  
Où l'examineur souffre seul tout le mal !  
(*À Agnès.*)  
Outre tous ces discours, toutes ces gentilleses.  
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses ?

AGNÈS

Oh tant ! Il me prenoit et les mains et les bras,  
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?  
(*La voyant interdite.*)  
Ouf !

AGNÈS

Hé ! il m'a...

ARNOLPHE

Quoi ?

AGNÈS

Pris...

ARNOLPHE

Euh !

AGNÈS

Le...

ARNOLPHE

Plaît-il ?

AGNÈS

Je n'ose,

Et vous vous fâchez peut-être contre moi.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Si fait.

ARNOLPHE

Mon Dieu, non !

AGNÈS

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE

Ma foi, soit.

AGNÈS

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Si.

ARNOLPHE

Non, non, non, non. Diantre, que de mystère !

Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.

À vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passé pour le ruban. Mais je voulais apprendre

S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS

Comment ? est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE

Non pas.

Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,  
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?

AGNÈS

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,  
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE

Grâce aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à bon compte ;  
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

*L'École des femmes* (II, 4)